

Lausanne d'autrefois

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 11

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223149>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LAUSANNE D'AUTREFOIS



Au premier plan la Riponne avec la Grenette, en haut la Cité, du Château à la Cathédrale. Le centre de cette vue, qui date de 1890 environ, est complètement transformé depuis la construction de l'édifice de Rumine. On voit ici de gauche à droite le long toit de l'Ecole moyenne (plus tard industrielle) et au devant la haute cheminée de l'ancienne buanderie Haldimand, puis le bâtiment des écoles de la Madelaine et du presbytère de la ville, et tout à droite les diverses parties de l'immeuble Pellis, en dernier lieu préfecture,

il gardait l'exaspérant souvenir, surgissait brusquement devant lui. Tout d'abord, les bras étendus pour repousser la vision, il essaya de se défendre :

— Vous faites erreur, mon ami, ce paquet n'est pas pour moi.

— Si, si, monsieur, c'est le gros lot que vous avez gagné à la tombola des Enfants malades.

— Mais... je n'ai que trois billets ; par conséquent, je ne dois pas gagner.

— Vous avez la chance, monsieur ; dans vos trois billets, il y avait le bon numéro. Où dois-je poser cela ?

L'homme était harassé et rayonnant de plaisir. Maurice n'essaya pas de lutter davantage. Pour la seconde fois, sa commode fut obstruée par le monstre revenu au bercail.

« Si ce n'était pas lui ! » se dit le pauvre gagnant avec un lueur d'espoir.

Après tout, les gros paquets ne contiennent pas tous des cache-pots !

Se leurrant à plaisir, il défit l'objet. A mesure que la besogne avançait, il perdait son espoir, la forme du monstre s'accusait sous l'enveloppe amincie. Du moins, il voulait espérer encore que ce ne serait pas tout à fait le même. Au lieu des coquelicots rouges sur fond jaune, il y aurait peut-être des soleils jaunes sur fond rouge... Mais non, pas même cela ! C'était bien lui, plus laid que jamais.

Un sage esprit d'ordre et d'économie empêcha seul le gagnant de briser son gros lot. Il maudit sa chance, ricana de rage en pensant à ses plaintes de jadis, quand ses numéros ne sortaient pas au tombola et, finalement, jeta dans l'objet béant les ficelles de l'emballage, une paire de vieilles chaussettes et les journaux de la semaine qui traînaient dans un coin. Cependant, il était bien décidé à se débarrasser de nouveau du cache-pot trop fleuri. La crainte de le gagner encore une fois l'empêcha seul de l'offrir pour la tombola d'une école voisine... Quand la chance se met à poursuivre les gens !

Il eut alors l'idée d'en faire cadeau à la vieille tante Caroline.

Justement, les cousins Dupont célébraient leurs noces d'argent ce mois-là. Les parents de Maurice l'avaient chargé d'acheter le souvenir qu'ils voulaient leur donner pour cet anniversaire. Les Dupont avaient une nombreuse postérité ; une fois le cache-pot dans la famille, il y resterait jusqu'à la fin des siècles.

Pour envoyer le monstre à P., il y eut des frais d'emballage et de transport qui atteignirent largement le prix indiqué par les parents de Maurice. Bah ! ces braves Dupont seraient si heureux

de recevoir un cadeau de cette importance !

Imbu de cette conviction, il crut voir l'expression d'une touchante reconnaissance dans la lettre polie que les Dupont écrivirent à leurs cousins pour les remercier de leur générosité.

L'affaire du cache-pot ainsi terminée, Maurice s'efforça de n'y plus penser.

Les gens heureux n'ont pas d'histoire. Le seul événement qui survint dans la vie de notre fonctionnaire, au cours de cette année-là, fut la mort de la tante Caroline, et encore ne fût-ce qu'un demi-événement, car la dépêche arriva trop tard pour qu'il pût se rendre à P. en temps voulu pour l'enterrement. Il se contenta donc de mettre un crêpe à son chapeau et il continua, comme devant, à aller chaque jour au bureau.

Un jour qu'il rentrait chez lui, il trouve à sa porte un commissionnaire qui, porteur d'une caisse volumineuse, prononça son nom.

— M. Lucas ? C'est moi.

— Un colis pour vous, monsieur ; veuillez signer.

— Un colis pour moi ?

Vaguement inquiet, il entra chez lui, signa tout ce que l'homme voulut, donna un pourboire et resta seul avec son colis qu'il regardait d'un air hébété.

« Que vais-je imaginer là ? » s'écria-t-il enfin avec un rire nerveux.

A grands coups de ciseaux, il décloua la caisse, et les papiers d'un emballage impeccable, jusqu'au moment où son œil exorbité découvrit, dans ce chaos, des coquelicots flamboyants sur un fond jaune vernissé.

« Je deviens fou ! » exclama-t-il avec une terreur superstitieuse.

Il n'était pas fou, mais il pouvait à bon droit se croire le jouet d'un génie maléfisant. Pour la troisième fois, le cache-pot monstre entra chez lui ! Sur le moment, il fut incapable de coordonner ses pensées ; il restait là, assis sur le bord de la caisse, avec l'indifférence farouche de ceux qui renoncent à lutter contre la destinée.

Bien plus tard, il découvrit une lettre de P.

« Mon neveu, disait cette lettre signée Bernard, je suis l'exécuteur testamentaire de votre regrettable parente, Mademoiselle Caroline. La vénérable défunte a pensé, avant de mourir, à toute sa famille. Vous allez donc recevoir, sur sa volonté, une superbe potiche que j'ai fait expédier hier à votre adresse. Vous accueillerez avec émotion et reconnaissance, j'en suis sûr, ce legs d'une parente qui vous aimait beaucoup. »

« Etc., etc. » bougonna le légataire.

Il comprenait bien que le cousin Dupont s'était débarrassé de l'objet en faveur de tante Caro-

line ; mais il ne soupçonna pas que ce même cousin, malicieux et rancunier, avait conseillé la défunte dans l'expression de ses dernières volontés. Vaincu, sans regimber ni se défendre, il continuait à regarder le monstre, tout en répétant d'une voix blanche :

« Et dire qu'il y a des gens qui ne croient pas à la fatalité ! »

E. Maire.

A l'école. — Ninette, quelles sont les sept merveilles du monde ?

— La femme.

— Après ?

— C'est tout.

Bien raisonné. — Lui. — Epousons-nous, et vous aurez tout le confort que l'on peut se procurer avec de l'argent.

Elle. — Parfait, mais il reste encore à savoir combien vous avez d'argent.

ELIE DURAND.

L n'est que juste de consacrer un article à celui qu'il y a quelques semaines, nous appelions le plus ancien collaborateur du *Conteur*. Les jours de cet ami étaient comptés, non pas parce qu'il avait 86 ans, mais parce qu'il était couché sur un lit, à l'Hôpital. Il y a deux mois déjà, en pleine possession de son intelligence et très calmement, il nous disait : « Je vais mourir... » nous avions le sentiment que ce serait trop tôt, qu'Elie Durand, s'il pouvait encore dicter ses mémoires, laisserait des pages d'histoire intéressantes. Il nous racontait l'autre jour comment il avait connu Marold, le célèbre peintre tchèque, dont la réputation se fit un peu grâce à notre modeste compatriote, on va le voir.

Elie Durand, pourvu d'un brevet d'instituteur, enseigna aux Monts-de-Pully et à Mur, dans le Vully. Deux de ses élèves devinrent instituteurs, Amiet, à Coppet et à Lausanne, Cornuz, à Mur même.

Puis, il entra au service du Département de l'Instruction publique et fut le bras droit de son chef, Charles Boiceau, dont il aimait à s'entretenir et à qui il avait voué un véritable culte. — Il en gardait religieusement quelques lettres. Ce fonctionnaire scrupuleux était chargé entre autres de préparer les textes des dictées faites chaque année aux élèves des écoles primaires. Mais la grande ville tentaculaire l'attirait. Très versé dans les langues étrangères, il y trouva son filon, se lia avec Victor Tissot et fréquenta Montmartre où, un jour, un artiste le présenta à un Tchéque, fraîchement débarqué et ne connaissant pas un mot de français. Un jour, le *Monde illustré* (le prototype de *l'Illustration*), demande à Marold de lui faire des dessins pour un roman d'André Theuriet publié dans cette revue. Cruel embarras. Il fallait auparavant lire le texte. Et voici ce qui fut convenu : Durand le traduisait au fur et à mesure en allemand à Marold, qui comprenait cette langue, et pouvait ainsi puiser l'inspiration nécessaire à sa main.

Durand rejoint dans la tombe de vieux Lausannois, les uns partis depuis longtemps déjà, comme Louis Monnet, le fondateur du *Conteur*, d'autres plus récemment, comme feu l'avocat Meyer.

Nous aurions beaucoup de choses à dire encore sur cet excellent homme. Un rien lui causait un plaisir extrême ou une indignation manifeste. Plusieurs jeunes l'ont connu dans ses dernières années. Pas un seul n'hésiterait à parler de lui avec sympathie. Il était de tous les âges, aimant la vie, loin des honneurs.

Nombreux sont à Lausanne, les élèves qu'il initiait aux mystères de l'allemand, de l'anglais, de l'italien, de l'espagnol, selon une méthode dont il était fier et selon un tarif proportionné aux ressources de ses clients de la classe populaire.

Elie Durand ne disait pas : « Pour être heureux vivons cachés », mais philosophe, avec le grand classique :

« Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture... »

Hélas ! les derniers jours, il ne voulait même plus manger ni boire... qu'un peu d'eau fraîche !

L. M.